

Flagrant délire d'écriture

Ou quand le texte, intelligent, extraordinairement drôle et émouvant, cisèle la très belle armature d'un spectacle

Combien sont-ils à avoir oublié l'importance – vitale au théâtre – des mots que l'on tisse, un point à l'endroit, un point à l'envers, que l'on enfile à la queue leu leu sur le fil de soie des souvenirs à venir, que l'on sertit tout au long des pages blanches en un savant désordre imprimé? Ce n'est pas pour des prunes que la Société des Auteurs Compositeurs Dramatiques (SACD) avait estimé, l'année dernière, qu'aucun texte ne serait couronné de son habituel prix. Ce n'était pourtant pas faute d'avoir cherché ces deux ou trois malheureuses lignes qui auraient pu à la rigueur mériter leurs lauriers. Indigence. Le Prix SACD serait-il donc mort de sa belle (?) mort? Pas tout à fait puisqu'il est à présent remplacé par une aide à l'écriture. A bon entendre.

Que ceci cependant ne trouble pas les fervents théâtrales. Car il est des spectacles dont le texte étincelle. Au miraculé (ter). « Haro! », « Charlie », « Max et Moritz », respectivement écrits par Charlie Degotte (1993), Roald Dahl (1964) et François Cavanna – moins traducteur qu'adaptateur de Wilhelm Busch (1865) – sont de petits bijoux littéraires. Mais pas seulement.

PAR L'ABSURDE. « Il y a fort, fort, fort longtemps, dans un petit coin tranquille de l'univers, vivait une planète à la forme de carotte. » L'en-dessous était celui des Lapins (« qui passaient tranquillement leur temps en regardant pousser des carottes sur leurs arbres à carottes; puis ils les cueillaient et les mangeaient »), l'au-dessus, celui des Zums (qui, « comme tout le monde le sait, mangent aussi des carottes », lesquelles poussent sur l'unique arbre à carottes du coin; mais cela ne semblait poser aucun problème aux Zums, hybrides patapoufs chaussés de vert et chapeautés de gants, « car le Zum vivait selon une très vieille coutume qui disait : « Le Zum ne manquera jamais de carottes tant qu'il sera en conférence » »).

Si Charlie Degotte plante le décor, faussement croquignolet – « et tout allait donc pour le mieux chez les Zums... », c'est pour mieux se (nous) plonger dans les discours farfelus d'un quatuor complètement zum. S'il écrit « La chaussure de verre ne se porte guère l'après-midi », s'il persiste « Le livre

peut servir à tuer un moustique, mais le mieux c'est de le lire et de se souvenir de certaines phrases » et signe « Le lapin est un sous-Zum », c'est pour donner à entendre, à voir et à exorciser par l'absurde « l'absurdité de ce racisme si souvent dénoncé mais pas encore enrayé ».

Et si la Compagnie des Mutants vibre à l'unisson en criant cet inoubliable « Haro! » burlesque, c'est simplement pour « parler de la bêtise qui règne en maître en lieu et place de la solidarité humaine ». Prouvant ainsi, par Zum plus Zum, qu'un texte (génial) servi dans un écrivain (d'humour) cogne toujours à la porte du cœur et de l'intelligence.

NON-SENSE. C'est cette étincelle qui manque à « Charlie » et que l'on devine quand les Oompas Loompas se déhanchent en chantant « L'hippopotame la brute immonde sera adoré de tout le monde car qui pourrait faire grise mine à un ballotin de pralines ? ». Ces petits machins de rien du tout, remuants diaboliques esprits du chocolat, rythment des horreurs rigolotes. Roald Dahl les avait voulus ainsi, farfadets de la drôlerie péuplant l'histoire de « Charlie et la chocolaterie »

qu'il avait eu la bonne idée d'imaginer pour ses enfants. En chemin, hélas, le Théâtre des 4 mains a perdu ce ravageur grain de folie, laissant aux ravissants décors, aux marionnettes expressives et aux swinguants Oompas Loompas le soin de garder fugacement l'empreinte de cet écrivain norvégien né au Pays de Galles, ex-pilote dans la Royal Air Force et truculent conteur de non-sense.

Le Théâtre du Tilleul n'a rien édulcoré de « Max et Moritz », adaptation du vieux conte du même nom, écrit par Wilhelm Busch, revu et corrigé par l'humour décapant de Cavanna. Au contraire. Orchestrés en théâtre d'ombres, en musiques et en rimes, les exploits (assaisonnés au tilleul) de ces deux garnements vraiment méchants sont décidément un régal. Et lorsque les quatre comédiens s'empresment d'entonner le refrain de la fin « Tout le village en liesse chanta d'allégresse », on se dit, tout content, que ces mots-là, vivant leur vie de livre et leur vie de scène, connaissent décidément le secret des palpitations de l'enfance.

Anne MAWIS.